

Culture écrite et inégalités

En avril 2017, Jean-Pierre DEGIVES, dans cette même rubrique¹, évoquait un ouvrage constatant que l'école française « *donnait moins à ceux qui ont moins* ». Une recherche belge, cette fois, va dans le même sens.

En effet, les travaux d'Anne-Sophie ROMAINVILLE² confirment ce que Jean-Pierre TERRAIL³ écrivait dans son livre *Pour une école de l'exigence intellectuelle*. En abordant la question des inégalités scolaires sous l'angle de la langue et de la culture écrite, cette chercheuse nous montre que si, dans la reproduction des inégalités, l'école n'est pas la seule responsable, elle peut, à travers ses pratiques pédagogiques et didactiques, la renforcer.

L'invention de l'écriture

Avant toute chose, l'auteur rappelle combien l'invention de l'écriture a changé le rapport de l'homme au monde et au langage. L'écriture donne au lecteur ou au scripteur le temps de la réflexion, du rapport distancié à la langue, et ouvre un champ illimité à l'exercice de la raison et de la pensée abstraite. C'est pour cela que certains Anciens s'en méfiaient. Notre culture occidentale est empreinte de cet héritage, et notre école se doit, au-delà de la formation au maniement technique des signes graphiques, de faire entrer tous ses publics dans ce rapport distancié, volontaire et conscient aux énoncés langagiers. Les élèves doivent peu à peu comprendre que ceux-ci ont une existence en soi et pour soi. C'est là un enjeu véritable de la réussite scolaire.

Une recherche à double entrée

Pour mener sa recherche doctorale, A.-S. ROMAINVILLE a donc observé des élèves d'une école d'enseignement secondaire général au public dit « favorisé », et d'autres d'une autre école à la population

plus hétérogène dans la filière générale et technique. Son observation portait tant sur les productions d'élèves que sur les interactions (conversations, questions, consignes) avec les enseignants. Elle a également analysé la pédagogie dans ces deux établissements. Quelle est l'attitude du corps professoral, au vu des spécificités du public ?

Une typologie au-delà des stéréotypes

Dans la typologie des élèves, nous reconnaissons ceux « *résolument conversationnels* », dans l'immédiateté et qui, manifestement, n'ont pas intégré les normes scripturales de l'école. Ils se retrouvent « orientés » dans des filières techniques. Par contre, et contrairement au discours commun, si certains, issus de l'immigration, parlent une autre langue à la maison, ils sont tous de bons francophones et ont de bonnes compétences à l'oral. Tout comme ceux qui, en difficulté dans une filière générale, sont qualifiés de « *formalistes* ». Élèves motivés, ils ont compris que le langage scolaire est différent du leur, mais ils imitent, sans réelle compréhension, des modèles scolaires intériorisés pour tenter de se conformer aux attentes scolaires.

Troisième profil identifié, les « *chercheurs du scriptural* ». Issus majoritairement de milieux populaires, ils sont toujours dans l'enseignement général, car ils ont des compétences en lecture et écriture qui leur permettent de satisfaire de manière minimale aux attentes de l'école. Mais en suivant à la lettre les consignes tout en évitant de prendre le moindre risque dans la rédaction, ils produisent des textes



certes cohérents, mais finalement assez pauvres. Les professeurs déplorent alors leur manque de motivation et d'investissement. Selon l'auteur de la recherche, il s'agit d'un malentendu. Ces élèves sont manifestement motivés, mais leur attitude découle de leur insécurité langagière. Nul ne sera surpris d'apprendre que les « *élèves scripturaux* » répondant au mieux aux normes langagières scolaires sont issus essentiellement de milieux favorisés. Les élèves plus défavorisés qui appartiennent quand même à cette catégorie ont été scolarisés dans des écoles primaires dites « sélectives ». Il faut aussi noter que si ces élèves ont acquis, voire automatisé les procédures scripturales, tous ne manifestent pas toujours de la bonne volonté et de la motivation par rapport au travail scolaire. On peut être issu d'un milieu aisé socioculturellement et ne pas aimer l'école.

sociales

Anne LEBLANC



Photo : Laurent NICKS

Le risque de la pédagogie de l'adaptation

Les observations des pratiques enseignantes montrent que les élèves socialement favorisés sont plus souvent soumis à des tâches qui exigent d'eux des démarches analytiques. Pour les autres, on constate que les consignes, textes, questions sont plus généralement « routinés », « habituels », dont l'exigence d'ordre scriptural est moindre. Indirectement, on renforce donc bien l'inégalité scolaire.

Les enseignants confrontés à ce public sont pourtant soucieux de développer chez leurs élèves une bonne connaissance du français et veulent leur assurer une culture générale de base. Ils cherchent donc à adapter leurs pratiques, au risque parfois qu'elles soient contre-productives. Ainsi, pour garantir l'intérêt des jeunes (supposés démotivés) pour une activité qui porte sur la

logique scripturale, on la contextualise, on l'associe à d'autres activités en empruntant aux nouvelles pédagogies, là où l'apprenant aurait probablement besoin de logiques pédagogiques langagières explicites. Le souci perpétuel de contextualisation conduit parfois aussi à des choix de textes sur des thématiques que les élèves considèrent comme banales, dont ils peuvent parler sans l'aide de l'école, comme le téléphone portable ou internet. Ils expriment alors le sentiment d'être pris pour des « imbéciles ».

Un contexte compliqué pour les enseignants

Petit pavé dans la mare : l'approche par compétences, telle qu'elle est mise en œuvre dans notre système éducatif, ne favorise pas l'acquisition des compétences scripturales. Pour permettre aux élèves de comprendre leur note, les compétences sont littéralement « décortiquées » dans les grilles d'évaluation. Les professeurs y mettent une énergie considérable. Ces exigences formelles et ponctuelles conduisent l'élève à se conformer strictement à ces attentes. Il écrit pour écrire, et pas pour communiquer ou apprendre. Ce découpage excessif rend peu visible le travail de la cohérence et de l'efficacité textuelles. Dans les difficultés de contexte, n'oublions pas non plus les injonctions institutionnelles faites aux enseignants : il faut un taux de réussite minimal et un taux de redoublement « raisonnable ».

Pour conclure

Cette recherche nous apprend qu'il est certainement faux de dire que les

enseignants adoptent des pratiques adaptées pour les élèves défavorisés parce qu'ils auraient d'eux une vision négative. Confrontés à un public en difficulté, ils doivent développer d'autres stratégies pour remplir leur mission.

À la lecture de cet ouvrage, la question est de savoir quelles seraient les bonnes stratégies pour les plus faibles. Retenons parmi celles – nombreuses – évoquées dans le livre, qu'il est indispensable de rendre explicites les enjeux scripturaux de la scolarité dès le début des apprentissages. Il faut amener progressivement l'élève à comprendre les limites de ses moyens communicationnels et le faire entrer dans ceux que l'école enseigne. « L'accès au scriptural relève d'un processus de familiarisation avec la complexité d'une posture langagière : si ce processus n'a pas été engagé dès les tout premiers apprentissages et de façon continue, une consigne explicitement scripturale à un temps *t* ne s'avèrera pas suffisante. »⁴ Tous les acteurs de l'enseignement obligatoire sont donc concernés. ■

1. Jean-Pierre DEGIVES, « Pour une école de l'exigence intellectuelle », *entrées libres* n°118, avril 2017

2. Anne-Sophie ROMAINVILLE, *Les faces cachées de la langue scolaire. Transmission de la culture écrite et inégalités sociales*. Éd. La Dispute, Paris, 2019

3. Jean-Pierre TERRAIL, *Pour une école de l'exigence intellectuelle. Changer de paradigme*. Éd. La Dispute, coll. L'enjeu scolaire, Paris, 2016

4. Anne-Sophie ROMAINVILLE, op. cit., p. 176